

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GUÉRISON EXTRAORDINAIRE OBTENUE PAR L'INTERCESSION DE LA SAINTE VIERGE ET DE SAINT FRANÇOIS RÉGIS, DANS LA COMMUNAUTÉ DES SŒURS RELIGIEUSES DE LA PROVIDENCE, A CORENC, PRÈS GRENOBLE, LE 20 OCTOBRE 1842.

Le Seigneur, dans sa grande miséricorde, vient de m'accorder une faveur à laquelle je devais d'autant moins m'attendre que j'en étais plus indigne. Qu'il soit donc loué et béni à jamais de son infinie bonté, et de sa tendre compassion pour ses pauvres créatures ! Oui, la vie qu'il m'a rendue ne sera désormais employée qu'à sa plus grande gloire. C'est par ce motif, et par celui de l'obéissance que je dois à mes supérieurs, que je vais rapporter ici en toute simplicité, de quelle manière j'ai été délivrée par la main de Dieu, des souffrances auxquelles j'étais en proie.

Depuis trois ans environ je ressentais les atteintes du mal qui me consumait. Je ne fus pas dès lors alitée, mais faible et languissante, je trainais péniblement un corps travaillé intérieurement par la souffrance, qui se débilitait chaque jour, et que la vie semblait abandonner insensiblement, malgré les efforts que l'on faisait pour l'y rappeler.

Enfin, le 16 avril 1842, je fus obligée de me mettre au lit, fatiguée extraordinairement par des douleurs beaucoup plus intenses. Les maux d'estomac, les maux de tête, les palpitations redoublèrent, et furent accompagnées de déchirements d'entrailles, de maux de cœur et de vomissements qui me firent cruellement souffrir la première nuit. Ces crises se renouvelèrent souvent dans l'espace d'un mois ; elles étaient longues, et l'une d'elles qui dura seize heures m'affaiblit de telle sorte, que l'on eut bien de la peine à me faire reprendre l'usage de mes sens. Toutes les parties de mon corps, et surtout l'estomac et le cœur, étaient affectées au point de ne pouvoir supporter la plus légère pression : un simple drap était encore trop lourd. Le moindre mouvement du côté gauche m'arrachait un cri de douleur, ce qui me contraignait à rester couchée sur le dos et à ne me lever, dans les derniers temps surtout, que pour laisser faire mon lit. Je passai même plusieurs jours sans me lever, à cause des douleurs aiguës que m'occasionnait le moindre mouvement. Je ne pouvais parler sans exciter une toux irritante, qui allumait un feu dévorant dans ma poitrine. J'éprouvais un si grand besoin d'air, que la fenêtre de ma chambre restait continuellement ouverte, même pendant les humides et froides nuits d'octobre : dès qu'on la fermait j'étais suffoquée, ce qui m'arrivait également aussitôt que quelqu'un s'approchant de mon lit, interrompait la colonne d'air qui me venait de la croisée.

Ma nourriture, pendant tout ce temps, consista principalement en quelques soupes de févule de pommes de terre, encore faites sans beurre, parce que je ne pouvais les supporter quand elles étaient plus nourrissantes.

Dans les premiers mois où je fus alitée, on essaya plusieurs fois de me faire prendre du bouillon gras, de la volaille et autres choses substantielles et légères à la fois ; mais tout cela me causant des pesanteurs d'estomac dont je souffrais beaucoup, il fallut retrancher successivement le pain, la volaille, le bouillon gras, la tisane de poulet même, et m'en tenir aux seuls potages dont j'ai parlé, y ajoutant quelquefois un peu de flan et d'échaudés, dont j'étais encore incommodée fort souvent.

Enfin, je déclinais sensiblement, lorsque le vendredi 14 octobre, je reçus la visite du médecin qui me trouva très-mal ; il m'observa quelque temps avec un air inquiet et un regard où se peignait le découragement, disposition intérieure qu'il me manifesta en disant à l'infirmière, au sortir de ma chambre : *Je ne sais plus qu'ordonner, tirez-vous-en comme vous pourrez.....*—Si la pauvre malade guérit, répliqua l'infirmière *ce sera donc un miracle ?*—*Oh ! pour celui-là,* répondit le médecin, *je l'attesterai volontiers.*

Les médecins ne trouvant dans leur art aucun remède qui pût me faire espérer non pas de guérir, mais même d'être soulagée, on n'attendait donc plus rien de la terre, et si la persévérance n'était pas une condition nécessaire à la prière pour être exaucée, je dirais presque que l'on n'attendait non plus rien du ciel ; car, depuis longtemps, mon bon frère (1) et toutes nos chères sœurs ne cessaient d'adresser au ciel les plus ardentes prières pour mon rétablissement.

Dieu cependant paraissait sourd à tous ces vœux ; mais il avait son jour que l'on ne connaissait pas.... Ce jour fut le jeudi vingt octobre. La Provi-

dence permit que ce jour-là même une de nos sœurs, arrivant de la Louvese apportât de la poussière du tombeau de saint François-Régis, et en donna à l'infirmière en lui racontant les merveilles qu'il plaisait au Seigneur d'opérer par l'intercession de ce grand saint, et seulement avec la poussière qui avait touché son tombeau (2). J'étais très-souffrante dans ce moment, oppressée par un gros rhume, ayant les joues et les gencives enflées, et la voix tellement éteinte qu'il fallait, pour comprendre les mots que j'articulais avec peine, approcher l'oreille de ma bouche.

Il était environ quatre heures de l'après-midi, et à mes souffrances corporelles se joignirent de violents combats intérieurs. Il me semblait que je resterais longtemps encore dans ce triste état. Ensuite je pensais avec effroi que j'allais paraître devant Dieu les mains vides !... En sorte que la vie et la mort m'offraient également des sujets d'alarmes, et plongeant mon âme dans la désolation et l'angoisse. Enfin avec le secours de la grâce je me résignai à tout, et le calme succéda à l'orage.

Quelques instants après, je ressentis un frémissement dans tous mes membres.... *Puis il me sembla que je n'avais plus de corps...* J'éprouvai ensuite un fort pressentiment que j'allais guérir. J'en demandai à Dieu la grâce avec ardeur, pour que je pusse travailler à sa gloire, et aussi pour glorifier la sainte Vierge.

La sœur infirmière entre en ce moment en me disant qu'elle va me préparer une boisson qui me guérira, mais que je ne saurais ce que c'est qu'après l'avoir prise. Ne tardez pas, ma sœur, lui répondis-je, et je me remis à prier. Enfin, la sœur infirmière revint et me donna la potion si impatiemment attendue.... Je la pris avec grand plaisir et la trouvai très-douce au goût : c'était une cuillerée de lait, dans laquelle on avait jeté quelques grains de la poussière du tombeau de saint François-Régis. Je m'en doutais, quoique l'on ne m'en eût rien dit ; aussi je ne parus point surprise, lorsque la sœur infirmière me dit son secret que j'avais pénétré. Je m'entretins ensuite intérieurement avec le saint : *« Grand saint ! priez la sainte Vierge qu'elle me guérisse ! « Vous savez combien tous mes parents vous aiment, et combien mon bon « frère sera content si vous vous intéressez à ma guérison ; d'ailleurs, vous « n'avez pas oublié que l'on m'a vouée à vous le beau jour de votre fête (je « m'étais trouvée très-mal ce jour-là). Vous avez guéri ma mère, mes sœurs ; « vous pouvez bien encore faire cela en ma faveur. Faites voir, ô mon Dieu ! « que vous opérez de grandes choses avec des riens. »* Car, qu'était-ce en effet, que quelques grains de terre ?

Je commençai dès lors à me trouver un peu mieux, et je désirais que notre mère supérieure se rendit auprès de moi. A peine avais-je formé ce désir, que notre bonne Mère entra. Je sentis redoubler ma confiance en la voyant, parce que je pensai que c'était la volonté de Dieu que je demandasse ma guérison. Je la prie, en lui faisant signe de la main, de me donner de l'huile de la lampe de la chapelle de Notre-Dame-du-Laus(3). Pour descendre à mes désirs, notre Mère a la bonté de former le signe de la croix, avec cette huile bienfaisante, sur toutes les parties malades, en invoquant Marie et les saints qu'on a priés pour moi. A l'instant, *toutes mes douleurs ont disparu ! ! !* (4). L'enture de la figure et des gencives s'est évanouie. Je m'assieds sur mon lit et je demande la permission de me lever. Non, mon enfant, me répond notre Mère qui doutait encore. J'obéis, et après m'être entretenue quelque instant avec elle de saint François-Régis, je me remets sur mon séant, sollicite de nouveau la permission de me lever. Eh bien, essayez, me dit notre Mère. Je descends aussitôt de mon lit, je m'habille, je marche avec facilité, et, prenant la main de notre Mère étonnée, je vais à l'infirmierie d'un pas assuré et plus pressé que le sien. Je m'assieds devant un gros feu, dont je ne suis nullement incommodée(5). L'infirmière, que l'on a fait appeler, entre dans ce moment ; je cours à sa rencontre. Elle frappée de stupeur, tombe à genoux et ne peut proférer un mot. Quant à moi, je ne me possédais pas... Mes seules paroles étaient : *Je suis guérie ! ! ! Je suis guérie ! ! !*

Accompagnée de notre Mère supérieure et de deux de nos sœurs, je vais

(2) Je n'appris l'arrivée de cette sœur et tout ce qu'elle racontait de merveilleux de Saint François-Régis qu'après ma guérison.

(3) Chapelle dédiée à la Très-Sainte-Vierge.

(4) Le même jour et au même moment (ainsi que je l'appris huit jours après), mon bon frère priait pour moi sur le tombeau de Saint-François-Régis. Quelques semaines auparavant il avait aussi fait pèlerinage à Notre-Dame-du-Laus, pour obtenir ma guérison.

(5) Il y avait bien longtemps que je n'avais pu approcher du feu.

(1) M. Gerin, curé de la cathédrale de Grenoble.

à la chapelle remercier Dieu de la grâce qu'il vient de m'accorder, par l'entremise de la très-sainte Vierge et de saint François-Régis. De là, on me conduisit au réfectoire, où la communauté achevait de souper. Dieu soit béni ! s'écrie notre Mère supérieure en entrant, *sœur Sainte-Philomène est guérie ! ! !*... A ces mots, on reste immobile d'étonnement et d'admiration.... Un cri unanime se fait entendre, et l'émotion produisant des effets divers, on pleure de joie, on éclate en transport d'allégresse, on bénit Dieu, on est hors de soi... Ce sont des scènes qu'il est impossible de décrire. Et pour prouver à mes bonnes sœurs, qui ont les yeux attachés sur moi, que je suis vraiment guérie, je parle à haute voix, je soupe, je prends une vive part à la joie qui éclate autour de moi.

Après ces premiers transports, la communauté se rend à la chapelle pour chanter le *Te Deum* et réciter les Litanies de la sainte Vierge et celles de saint François-Régis. Je me tiens à genoux sans peine. Je monte ensuite dans ma cellule (au deuxième étage), que j'avais été forcée d'abandonner depuis plus de dix mois. Je me livre à un paisible sommeil, que depuis longtemps je ne connaissais plus.

Le lendemain j'assistai à la messe chantée en actions de grâces, j'allai d'un pas ferme à la sainte table, et je restai à jeun jusqu'à neuf heures sans être incommodée. Le même jour, je descendis à Grenoble pour rendre ma première visite à Mgr. l'évêque.

Après un jour et demi passé loin de ma chère solitude, j'y suis enfin revenue, et tout mon bonheur maintenant est de pouvoir suivre les exercices de la communauté, et d'offrir tous les jours au Seigneur ma nouvelle vie, comme un sacrifice de louanges et d'amour.

Fait à Corenc, le 21 novembre 1842, jour de la Présentation de la très-sainte Vierge.

SR M. SAINTE-PHILOMÈNE.

Tous les détails contenus dans la présente relation sont certifiés conformes à la plus exacte vérité par les soussignés.

Sr M. Saint-Augustin, supérieure générale ; Sr M. Stéphanie, assistante ; Sr M. Saint-Augustin, maîtresse des novices ; Sr M. Thérèse de Jésus, secrétaire ; Sr M. Saint-Alexis, conseiller ; Sr M. Sainte-Angèle, idem ; Sr M. Dominique, infirmière.

H. Joffre, docteur-médecin à Grenoble ; Gerante, aumônier de la Maison-Mère ; J.-C. Michon, chanoine de la cathédrale ; Petit, chanoine honoraire, supérieur de Saint-François-Régis ; Gerin, curé de la cathédrale ; Albertin, chanoine honoraire, professeur d'Écriture-Sainte au grand séminaire ; J. Dye, aumônier de Montfleuri ; J. Taulier, prêtre.

BULLETIN.

Mercredi dernier, 8 du courant, eut lieu à Kingston, la plantation solennelle d'une croix sur le terrain où doit être bâtie la nouvelle cathédrale de Mgr. Gaulin. En l'absence de Sa Grandeur, qui est occupée à faire la visite pastorale de son diocèse jusqu'à l'extrémité nord-ouest, le Rév. P. Dollard présida à la cérémonie. Ce zélé monsieur fit à cette occasion un discours plein d'à-propos et de pathétique, suivant ce que l'on nous écrit.

La croix plantée est haute de 45 pieds. Après la bénédiction, à un signal donné, elle s'est élevée comme par enchantement ; et au verset *Adoramus te*, toute la foule s'est prosternée devant elle sans distinction de catholiques, ni de protestants. Ce spectacle avait de quoi attendrir jusqu'aux larmes. Le site choisi pour la nouvelle église est des plus avantageux ; c'est sur l'éminence où s'élève aujourd'hui le collège catholique, superbe bâtiment de 150 pieds, à trois étages. La cathédrale, dont on creuse actuellement les fondations, aura 190 pieds sur 80. Ces deux édifices domineront majestueusement sur toute la ville ; et, tout en satisfaisant aux besoins des fidèles sous le rapport de l'éducation et du culte religieux, ils donneront aussi au catholicisme tout l'ascendant qu'il est appelé à avoir dans cette cité.

Un journal de Kingston, de jeudi soir, nous fournit les tristes détails suivants sur l'état du Gouverneur-Général.

"C'est avec le plus profond regret que nous annonçons que la vie de Son Excellence est dans le plus imminent danger. Les bulletins qui ont été émanés cette semaine le représentent dans un état d'affaiblissement qui ne laisse plus d'espoir."

Cependant on disait hier soir au bureau de la poste que l'état du malade était moins allarmant.

Nos lecteurs pourront s'amuser, en lisant la relation suivante d'une Mission Méthodiste au territoire de l'Orégon. Cet article est traduit du *Catholic Telegraph* qui l'accompagne de réflexions aussi conclusives que piquantes.

Une lettre de l'un des missionnaires méthodistes au territoire de l'Orégon a paru dans une des gazettes dissidentes de New-York, laquelle semble plutôt l'œuvre d'un agriculteur ou d'un spéculateur que d'une personne qui se donne pour un ministre de l'Évangile. Il discute longuement sur le pouvoir de l'eau appliqué aux manufactures, sur la pêche du saumon, sur les

pâturages, sur la facilité de nourrir les chevaux et les troupeaux ; le blé, les pois et l'avoine fixent l'attention de l'homme de Dieu. Les capitalistes sont invités à établir des rapports de commerce avec la Chine, les moulins et les constructeurs d'iceux ne sont pas oubliés, et finalement, ce missionnaire désintéressé émet l'opinion qu'on peut à l'Orégon, faire fortune tout aussi vite qu'en aucun autre pays.

Au milieu de sa narration il se rappelle tout à coup sa mission spirituelle et voici comme il y fait attention : "L'influence des papistes est propre à détruire toute piété ; notre mission n'a pas une perspective aussi flatteuse que nous le désirerions, mais nous ne sommes pas pour cela découragés ; nous sommes déterminés à persévérer dans notre œuvre, à mettre en Dieu notre confiance et à espérer des succès. Je me sens quelquefois heureux à l'intérieur, lorsque je prêche le Christ aux natifs. Quant à nous, nous faisons des efforts incessants pour nous tracer une route vers une meilleure vie. Puisse-t-il en être ainsi ! Cultivons fortement en vue du ciel. Une autre fille est venue accroître notre famille. J'ai écrit en grande hâte, parceque celle-ci doit partir demain de grand matin. Outre que j'ai ici grande compagnie, nombre de personnes étant ici pour acheter le saumon dont je garde le dépôt. (*Catch a weasel asleep*). D'autres sont en outre vers le bas de la rivière. En vérité, ma maison parfois a plus l'air d'une maison d'entretien public que de celle d'un ministre méthodiste. Mais tout va bien, quand on a le Christ dans l'âme. Assurez tout le monde de ma sincère affection."

Le mélange, qui précède, de matières spirituelles et temporelles, donne un juste aperçu des pensées intérieures d'un ministre méthodiste : s'il n'était lié avec le sujet si sérieux du salut des hommes, il n'est aucun lecteur qui put s'empêcher de rire.

Il arriva que pendant que nous lisions l'extrait ci-dessus, dans lequel il est difficile de décider qui de l'impudence ou de l'hypocrisie doit avoir l'avantage, il se trouva près de nous un homme arrivant précisément du lieu où ces missionnaires ont une résidence si agréable. Il nous informe que les prédicants méthodistes avaient quatre cents quarts de saumon salé prêts pour l'exportation. Il nous dit aussi qu'ils avaient d'élégantes maisons, de magnifiques métairies, et que frère Lee, chef de la mission, avait huit cents pièces de bétail. Quelque tems avant le départ de ce voyageur, une altercation honteuse survint entre M. Lee et un autre individu attaché à la mission, relativement au partage des fonds reçus des Etats-Unis. Ils soulevèrent leur difficulté à un prêtre catholique qui termina leur différend à l'amiable. Cependant l'une des parties menaçait de retourner aux Etats-Unis pour faire connaître la mauvaise conduite de ses confrères.

Lorsque ces missionnaires partirent, il y a quelques années, pour la rivière Colombie, il fut réglé d'une manière toute spéciale que le vaisseau serait conduit sous tous les rapports, selon les principes de la tempérance totale. Dans le cours du voyage un matelot examinant de près une bouteille de médecine eut la fantaisie de la goûter, et il la trouva si forte de son goût qu'il répétait la même dose. Eprouvant que le remède faisait éprouver à la tête et au cœur des sensations tout-à-fait agréables, il en recommanda l'usage à ses camarades, comme étant une excellente panacée, et lorsque le vaisseau arriva à sa destination, la médecine, appelée en pharmacie *esprit de Jamaïque*, avait entièrement disparu. Le rév. M. Lee en fut indigné et menaça le capitaine de le rendre responsable de la boîte médicamenteuse. Cependant le différend fut terminé par l'entremise du gouverneur M^r Laughlin.

Aussitôt après l'arrivée de M. Lee pour la conversion des Sauvages, sa femme mourut. Ce fut un fâcheux événement ; et comme le révérend monsieur ne s'accordait point avec St. Paul, qui dit : "*Car je voudrais que tous fussent comme moi-même ; celui qui est sans femme est avide des choses qui appartiennent au Seigneur, il cherche à plaire à son Dieu,*" il repartit pour les Etats-Unis où il se procura une autre compagne. A son retour, il donna lieu à une grande édification ; il n'oublia ni les vivans, ni les morts, car il parut avec une seconde femme s'appuyant sur son bras, et derrière lui suivaient les porteurs d'une pierre tumulaire, qu'il avait pieusement apportée des Etats pour sa première compagne ! Le pauvre homme se trouvait ainsi placé entre un sourire et une larme, "comme l'arc-en-ciel au milieu des orages." Depuis ce tems, sa seconde femme étant morte, il a fait application pour une troisième.

On peut supposer que des hommes si occupés des affaires de ce monde, des hommes qui ont un vaste magasin dont les articles sont échangés aux indiens contre des fourrures de grande valeur, ne peuvent trouver de tems pour se dévouer à la conversion des indigènes. Les journaux méthodistes nous représentaient l'effet des prédications de leurs missionnaires, à leur première arrivée, comme une *seconde Pentecôte*, mais l'*Esprit* a disparu depuis longtemps. A la vérité ils ont fait usage de leur influence pour empoisonner l'esprit des indiens contre les missionnaires catholiques, en leur disant que les enfans baptisés par les prêtres mourraient bientôt après ; mais la conduite respectueuse des différens missionnaires apprit bientôt aux indiens qui d'entr'eux méritaient mieux leur confiance. MAINTENANT ON NE VOIT PAS UN SEUL SAUVAGE DANS UN RAYON DE TRENTE MILLES AUTOUR DE LA STATION DES MÉTHODISTES.

Les autres missionnaires, que l'on pense presbytériens, mènent aussi une vie bien oisive dans l'Orégon, au moins sous le rapport de la conversion des sauvages. Ils proposèrent aux Pères Jésuites, à leur arrivée, de se tenir à une distance de trois ou quatre cents milles. Cependant les fils de St. Ignace ne se contentèrent pas de convertir une seule tribu, ils entendirent leurs travaux et dès le premier abord 150 sauvages abandonnèrent la station presby-

térienne et se joignirent en corps aux catholiques! La personne qui nous donne ces informations est persuadée que, si on pouvait se procurer des prêtres en nombre suffisant, toutes les nations sauvages rentreraient promptement dans le seul bercail du seul Pasteur. Sous peu des efforts seront faits pour se procurer des ouvriers évangéliques et alors, moyennant la bénédiction du Seigneur, l'exemple du Paraguay se reproduira dans les régions des montagnes rocheuses.

Nous apprenons avec beaucoup de plaisir que le gouverneur anglais et la compagnie de la Baie d'Hudson se montrent amis de nos missionnaires.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—Sa Sainteté a nommé protecteur du chapitre de Saint-Venzianus di Camerino, et directeur des travaux de restauration à exécuter au temple de ce saint martyr, le cardinal Mattei, en remplacement de S. Em. Rivarola, décedé.

FRANCE.

—Nous avons annoncé tout récemment que le Frère Philippe, supérieur-général des Frères des Ecoles chrétiennes, a prié les évêques de France d'autoriser la publication dans leurs diocèses du décret du Souverain-Pontife qui lève tout doute sur la sainteté de vie, de vertus et de miracles en général du VÉNÉRABLE JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE, fondateur de ce pieux Institut. Nous apprenons avec une véritable satisfaction que ce décret est déjà affiché dans les églises de Rouen, par ordre de S. Em. le cardinal-archevêque, prince de Croi, et qu'il va l'être dans toutes les églises de ce diocèse.

S. Em. le cardinal-évêque d'Arras a également ordonné que cette consolante nouvelle fût affichée et publiée dans tous les lieux soumis à son autorité.

On écrit aussi que ce prince de l'Eglise a voulu l'annoncer lui-même aux habitants de sa ville épiscopale; et, pour mieux faire apprécier les justes motifs de l'intérêt qu'il porte à la canonisation du vénérable fondateur des Frères, il a exposé les principaux actes de sa vie, signalé l'importance de son œuvre et le bien immense qu'en retire en particulier son diocèse.

S. Em. a ordonné que son allocution sur cette importante affaire serait imprimée et affichée en même temps que le décret qui y a donné lieu.

Depuis longtemps ce même décret est affiché dans le diocèse de Paris par ordre de Mgr. l'Archevêque.

—La quinzaine de Noël a été désignée par Mgr. Parisis pour les exercices du Jubilé, dans un Mandement où le prélat montre avec une sainte liberté la cause des désastres, si funestes au salut des âmes, qui pèsent sur l'Espagne.

« Princes de la terre, dit-il, et vous tous, qui sous des constitutions diverses gouvernez les différents Etats de ce monde passager, votre pouvoir est grand: il peut même légitimement être terrible, car ce n'est pas en vain, dit l'apôtre, que vous portez le glaive; mais il est un domaine sur lequel votre pouvoir ne s'étend pas, c'est celui de la conscience chrétienne. Vous pouvez faire des lois et des traités; mais vous ne pouvez ni régler les croyances, ni conduire les âmes; car ce n'est pas à vous qu'il a été dit: Allez, enseignez les nations; qui vous écoute, m'écoute; ce n'est pas vous qui avez reçu la mission toute spirituelle de lier et de délier, de remettre et de retenir, de paître les agneaux et les brebis.

« Ah! quand les pontifes du Seigneur sont admis dans vos royaux palais, ils s'inclinent profondément devant vos majestés, ils y prennent humblement la place que vous daignez leur assigner, et leur déférence en cela n'est que l'accomplissement d'un devoir: mais aussi, lorsque, à votre tour, vous entrez dans la maison de Dieu, c'est le prêtre seul qui y préside aux liturgies sacrées, c'est lui qui seul y occupe la première place, c'est lui qui seul franchit tous les degrés du sanctuaire, qui se tient au milieu de l'autel, et qui reste debout portant dans ses mains les mystères redoutables, tandis que vous êtes à genoux et prosternés avec les autres fidèles. »

Après avoir rappelé les excès de la persécution sous laquelle gémit l'Eglise d'Espagne, le prélat réclame en faveur de ce pays les prières de son peuple.

—Mgr. Gaetan, comte Baluffi, naguère évêque de Bagnorea, promu à l'archevêché de Camerino, vient d'arriver à Paris.

Ce prélat avait été envoyé, en 1836, en qualité d'Intervenant extraordinaire près le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, et en qualité de délégué apostolique, non-seulement près de cette république, mais encore près des autres gouvernements de l'Amérique centrale et méridionale. Il avait reçu cette mission dans le but de fonder la première Nonciature dans le Nouveau-Monde: nous disons la première, parce que celle qui existait au Brésil ne fut pas de création directe, mais une annexe de la Nonciature du Portugal.

Mgr. Baluffi retourne à Rome après avoir rempli cette haute mission.

Les correspondances de Carthagène s'accordent à rendre hommage à sa capacité et à son savoir, ainsi qu'à son esprit conciliant et à une affabilité qui lui a gagné tous les cœurs. Il a triomphé des oppositions les plus opiniâtres; et, soit dans sa Nonciature, soit dans sa délégation apostolique qui s'étendait à une si grande partie du Nouveau-Monde, il a servi heureusement les intérêts de l'Eglise et ceux des peuples au sein desquels il est venu répandre le trésor abondant des grâces spirituelles que Sa Sainteté Grégoire XVI avait remis en ses mains.

La promotion de Mgr. Baluffi au siège archiepiscopal de Camerino, dans l'Etat pontifical, annonce combien le Saint-Père a apprécié les services de ce prélat.

—L'antique collège de Juilly vient d'offrir, pendant trois jours, le conso-

lant et édifiant spectacle d'une retraite de jeunes gens, Mgr. l'évêque nommé de Nevers a bien voulu prêter le secours de son ministère aux directeurs de cette maison. L'autorité de sa parole, la puissance de son éloquence a ému, touché, éclairé cette jeunesse réunie de points si divers et appartenant à l'élite de la société. Cinq fois le jour, Mgr. Dufêtre lui a fait entendre sa parole mâle et ferme, si pleine de sens et de vérité, qu'elle anime une foi vive, qu'enrichissent les trésors de l'écriture et de la tradition. Avec quelle religiosité et constante attention ces jeunes gens écoutaient le savant prélat, soit qu'il leur présentât les considérations élevées d'une pieuse méditation, soit qu'il leur développât les vérités profondes de l'enseignement chrétien, tantôt sous la forme simple, mais noble de l'instruction, quelquefois dans le style moins grave, mais toujours intéressant de la conférence, d'autrefois encore revêtues de l'éclat de la plus haute éloquence. La retraite suivie par les maîtres et les élèves a été terminée par une communion générale très nombreuse. Monseigneur a eu la consolation de donner le pain des anges à ceux qu'il venait de nourrir du pain de la parole. Il est difficile qu'une année commencée sous de si heureux auspices ne porte point d'excellents fruits. Aussi, en voyant s'éloigner le ministre de Jésus-Christ, les élèves reconnaissants ont-ils conservé l'espoir de le voir revenir un jour couronner lui-même les progrès et les succès auxquels il aura si efficacement contribué.

—Le dimanche 18 décembre, M. l'évêque a reçu l'abjuration de trois protestants. Ce sont trois personnes parfaitement étrangères l'une à l'autre, et qu'on avoit réunies à dessein pour la même cérémonie. Leur instruction et leur conversion ont eu lieu séparément. C'est dans la chapelle de l'évêché qu'elles ont fait leur abjuration. Elles étoient présentées par des personnes infiniment recommandables de la ville et qui formoient une assistance assez nombreuse pour remplir entièrement la chapelle. Les nouvelles converties ont été baptisées sous condition par le prélat, qui leur a fait faire en même temps leur première communion et les a confirmées. Il leur a adressé à diverses reprises une allocution qui paroissoit les toucher vivement et qui a produit aussi beaucoup d'impression sur le reste de l'auditoire.

Il n'est pas rare que de semblables cérémonies appellent un auditoire choisi dans la chapelle de l'évêché de Marseille. Il n'y a pas très longtemps, le prélat y a reçu l'abjuration de deux jeunes dames qui appartiennent à des familles distinguées de la ville. Madame P... et madame M... ont successivement donné, par la fermeté qu'elles ont mise à vouloir entrer dans le sein de l'Eglise, de vifs déplaisirs aux zélées de la prétendue réforme qui s'agitent assez à Marseille, et qui ont vu s'évanouir les espérances qu'elles avoient fondées sur l'une surtout de ces deux dames converties. Mais le mécompte ou la peine ont été bien plus sentis encore, lorsque la nièce même du président du consistoire protestant de Marseille a triomphé de toutes les considérations de famille pour embrasser elle aussi la religion catholique, après avoir vu le faux de l'hérésie et avoir réduit un de ses ministres à ne pouvoir le défendre. Elle ne s'est pas bornée à se ranger du côté de la vraie foi; mais elle a voulu se faire religieuse, et elle édifie aujourd'hui par ses vertus la maison de la Visitation dans laquelle elle fait son noviciat.

On peut dire que les conversions des protestants sont assez multipliées à Marseille, vu le petit nombre d'habitans non catholiques. Tous les mois et souvent plusieurs fois dans le mois, le prélat reçoit ces sortes de consolations auxquelles s'associent toujours bien des fidèles, qui sont plus ou moins en rapport avec ceux que la grâce introduit dans la véritable Eglise. Ce sont des triomphes pour qui l'emporte sur l'erreur, et pour la charité qui est si heureuse de voir une âme entrer dans la voie du salut.

—La fête de Noël a été célébrée, dans toutes les églises de la capitale, avec la pompe accoutumée, et au milieu d'un grand concours de fidèles. A Notre-Dame, où Mgr. Affre a officié pontificalement, 700 élèves des écoles communales ont exécuté la messe en plain-chant et faux bourdon, sous la direction de M. Hubert, élève et successeur de M. B. Wilhem, fondateur de la méthode dite *orphéon*. Rien ne peut rendre l'effet imposant et majestueux produit par cette masse puissante de voix chantant avec un ensemble parfait, une pureté d'intonation et une précision admirables, le *Kyrie* de Rinck, l'offertoire de Marcello et l'*O Salutaris* de Palestrina. Un grand nombre de curieux s'étoient portés à la métropole pour assister à cette messe extraordinaire; la gravité du chant a vivement impressionné la foule, dont l'attitude a paru calme et grave.

Mgr. Dufêtre, évêque-nommé de Nevers, a prêché à Saint-Sulpice, à l'issue du salut. Le grand mystère que célébrait l'Eglise a été le sujet naturel de son discours; et sa parole évangélique a produit dans l'esprit de ses auditeurs une impression vive et douce tout à la fois.

—On lit dans l'*Espérance* de Nancy:

« Mardi dernier, dans la soirée, la Société de Saint-Vincent-de-Paul de Nancy, a tenu une assemblée générale. Dans cette réunion de charité qu'honoraient de leur présence Mgr. le coadjuteur, le révérend Père Lacordaire et plusieurs magistrats, on remarquait, outre les membres actifs et associés de l'œuvre, un nombre considérable de citoyens de notre ville. M. Désiré Carrière, président de la Société, a ouvert la séance par un remarquable discours dans lequel il a signalé les progrès de l'œuvre à Nancy, la cité charitable par excellence, depuis son origine jusqu'à ce jour, et ses espérances pour l'avenir. Le secrétaire, M. Vagner, a exposé ensuite, dans un fidèle compte rendu des travaux de la Société, et de l'emploi de ses fonds, le tableau des misères qu'elle a successivement soulagées. En révélant à l'assemblée des actes de haute générosité, dont Dieu seul avait eu le secret jusqu'alors, il a payé un légitime et solennel tribut de reconnaissance à la mé-

noire du vénérable abbé Michel, qui était l'âme, le conseil et le protecteur de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, comme de tant d'œuvres, et à laquelle il a voulu, avant de mourir, assurer un asile pour ses réunions.

Comment rendre sur le papier, comment exprimer, par une lettre morte, les admirables choses qu'a dites à la Société le révérend Père Lacordaire ! Avec quelle touchante simplicité, avec quelle justesse de vues et quel tact exquis il nous a fait l'histoire de sociétés vraiment catholiques en France ! Et quel feu, quelle sublimité, quelle puissance de son inimitable parole, quand il a dévoilé à nos yeux l'avenir religieux, appelé, dans les miséricordieux desseins de Dieu, à relever, pierre à pierre, comme autrefois Zorobabel, le temple que nos pères démolirent, peut-être sans le savoir ! De telles idées, on les écoute dans un pieux silence, on les accueille avec transport, on les savoure avec délices, et l'on brise la plume, impuissante à les reproduire !

« Inutile donc d'ajouter qu'un enthousiasme universel et spontané, trahi par de fréquents battements de mains, a plusieurs fois interrompu l'orateur. Oh ! que Nancy est heureuse et qu'elle doit être fière de posséder un tel homme.

« Avant la clôture de la séance, cédant à l'émotion qu'il éprouvait, Mgr. le coadjuteur s'est levé à son tour ; il a solennellement témoigné combien cette réunion était douce à son cœur d'évêque, et quel inappréciable bonheur c'était pour lui de voir se développer dans son diocèse tant d'éléments de régénération, et sa parole a éveillé dans toutes les âmes un sentiment général d'admiration, de gratitude et de sympathie, en nous apprenant que l'homme généreux qui avait concouru le premier à la formation des sociétés de Saint-Vincent-de-Paul en France, c'est le Père Lacordaire.

« Cette assemblée de charité s'est terminée par une quête en faveur des pauvres, à qui nous devons les ineffables jouissances que nous y avons goûtées.

—Un grand nombre d'habitans du quartier Saint-Jacques signent, en ce moment, une pétition pour demander à l'autorité que la basilique de Sainte-Geneviève, enlevée au culte catholique depuis la Révolution de 1830 pour devenir le temple de grands hommes introuvables, soit rendue à sa destination. Cette manifestation nouvelle des vœux d'une population catholique mérite de fixer l'attention de M. Martin (du Nord). Il serait digne de lui d'effacer ce dernier scandale et de compléter les réparations que la Religion a si longtemps attendues.

—Le jour de Noël, à deux heures, M. le curé de Saint-Merry a prêché dans son église, un sermon de charité en faveur des pauvres de sa paroisse secourus par la conférence de Saint-Vincent de Paul.

Mgr. l'évêque de Nancy officia pontificalement dans la même église.

—Le tribunal de Fontenay-le-Comte (Vendée) vient d'être appelé à statuer sur la question de savoir si un individu qui a été ordonné prêtre, qui a été interdit dans ses fonctions, et qui, enfin, a été exclu de la communion catholique, peut contracter mariage.

Le tribunal, malgré la plaidoirie de M. Main, avocat du demandeur, a résolu la question négativement, aux conclusions de M. Gaillard, procureur du roi.

—A en croire un journal, il serait question de rétablir la grande aumônerie de France, dont Mgr. le cardinal de Croÿ, archevêque de Rouen, serait investi comme autrefois.

Mgr. Olivier, évêque d'Evreux, quitterait son diocèse pour prendre le titre de primicier du chapitre de Saint-Denis.

—On lit dans l'*Impartial* de Nancy :

« On assure qu'un vaste domaine, auprès de Lunéville, aurait été donné ou vendu par M. Jeandel père, pour servir à l'établissement d'un couvent de Dominicains, qui serait fondé par le R. P. Lacordaire. »

ANGLETERRE.

—Un prêtre espagnol, dit le *True-Tablet*, appelé Miguel Navarra, franciscain de Grenade, était professeur de philosophie dans une maison de son ordre à Loja, lorsque les moines furent chassés de leurs colivens. Ce bon religieux se retira à Rome. Il entra dans la congrégation de la Propagande et apprit, dans un an, la langue chinoise. En 1841, il est parti pour Macao d'où il envoya à Rome le récit de son voyage écrit en latin ; il annonçait en même temps que le vicaire apostolique de Macao se proposait de l'envoyer à l'armée anglaise, pour qu'il donnât les soins de son ministère aux soldats irlandais, ainsi qu'il l'a fait depuis. Ce missionnaire est seulement âgé de 33 ans ; il parle cinq langues ; il est théologien, philosophe, orateur, mathématicien et astronome. Son zèle et sa piété promettent beaucoup aux missions de la Chine.

IRLANDE.

Le *Morning-Post* publie la liste des souscriptions reçues dans le mois de novembre, pour l'Association de la Foi en Irlande. Leur total s'élève à 500 l. st. (12,500 fr.) qui ont été versés entre les mains du R. M. O'Connell, secrétaire de l'Association, à Dublin.

GIBRALTAR.

—Les espérances que les catholiques de Gibraltar avaient conçues, en voyant venir au milieu d'eux un nouveau gouverneur, semblent loin de se réaliser, si l'on en juge par la réception que sir Robert Wilson a faite aux hommes qui, au moment de son arrivée, se rendaient coupables des criminelles violences que nous avons signalées.

Il paraîtrait que le parti de l'ancienne junte a trouvé moyen de se faire recommander auprès du gouverneur, qui n'a pas rougi de leur dire (en répondant à une adresse qu'ils lui ont présentée) : « La conduite exemplaire qui vous a toujours distingués ! »

Les catholiques de Gibraltar regardent avec raison ces paroles comme une nouvelle insulte ajoutée aux outrages dont ils ont été victimes.

Les hommes qui ont répandu sur les marches de l'autel le sang des prêtres catholiques, n'avaient pas encore reçu d'éloge officiel pour un pareil forfait. C'est à sir Wilson, envoyé par le gouvernement anglais pour pacifier Gibraltar, que ce mérite était réservé !

Il serait difficile de prévoir le dénouement de l'infâme comédie jouée par le représentant de l'Angleterre. La voix d'O'Connell ne manquera pas de la signaler au parlement et de la flétrir comme elle le mérite.

CHINE.

—Un jeune prêtre, appartenant au clergé catholique d'Angleterre, le révérend J. L. Eyre, vient de mourir, à l'âge de 26 ans, à Newcastle. Il y remplissait depuis quelques mois les fonctions du saint ministère, lorsqu'il a été enlevé à son troupeau. Le soir de son enterrement, qui a eu lieu avec toute la pompe de notre culte, l'étendard de la croix a parcouru les rues de Newcastle pour la première fois depuis l'époque de la réforme.

AFRIQUE.

—Le vicaire apostolique de l'Afrique méridionale, Mgr. Griffith, évêque de Pal-sopolitano, vient d'adresser à un de ses amis, à Londres, une lettre où il se plaint en termes très-énergiques de l'abandon auquel le gouvernement anglais livre les soldats catholiques en garnison sur les côtes d'Afrique. Ce digne prélat a présenté au gouvernement plusieurs requêtes pour obtenir les secours nécessaires à l'entretien d'un ecclésiastique auprès de chaque régiment ; mais jusqu'à ce jour ses prières sont demeurées sans résultat. « Si ce n'était, dit-il en terminant sa lettre, l'œuvre de la Propagation de la Foi, ce miracle de charité et de zèle, nous serions obligés de quitter la colonie ou de vivre au milieu des ruines. »

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

Un projet d'institut—Nous avons aujourd'hui un nouvel appel à faire à nos jeunes compatriotes parmi lesquels il y a de beaux et précieux talens à exploiter. Malheureusement, nous manquons d'un point de ralliement, d'un ordre d'association. La jeunesse de Montréal a des loisirs, pourquoi ne s'entendrait-elle pas pour les faire tourner à son profit collectif, et à celui de toute la société ? Nous jetons aujourd'hui une suggestion à laquelle nous aimerions beaucoup que nos jeunes concitoyens consentiraient à déférer, ce serait d'adopter un plan quelconque d'un institut d'utilité publique où l'on se réunirait plus ou moins souvent pour avoir des lectures et des discussions scientifiques. Tout le monde y gagnerait, et tant de jours perdus dans l'ennui et la satiété des pauvres plaisirs qui nous dévoront, tourneraient au plus grand avantage de chacun comme de tous. Dans une ville comme Montréal déjà si peuplée, si bien fournie d'une jeunesse pleine de goût, d'esprit et nous pouvons dire aussi d'instruction, n'est-il pas honteux de n'avoir pas encore une société littéraire d'aucune sorte ? Où irons-nous aboutir dans vingt ans, quand tous les hommes d'aujourd'hui seront disparus et que l'avenir du pays sera confié à la présente génération ? L'esprit de dissipation qui tue l'aptitude au travail et les moyens mêmes d'acquérir des connaissances, nous ruinera infailliblement. Nous demandons pardon de parler avec cette liberté qui part toute de l'intérêt que nous portons à notre pays. *Aurore.*

Logique du Messenger :—Le *Messenger* fait un long procès à ceux qui parlent de leur amour pour le Canada et dit qu'il ne comprend pas qu'on puisse aimer autre chose que l'Angleterre, et pose à l'appui de cette proposition l'allégué suivant : Un homme du Shropshire qui parle de son patriotisme pour le Shropshire, ne dit pas qu'il aime le Shropshire, mais l'Angleterre, dont le Shropshire fait partie intégrante. Ce syllogisme ne nous rappelle pas mal le suivant : un rat est une syllabe, or un rat mange du lard, ergo une syllabe mange du lard. *Idem.*

The Beacon :—C'est le nota d'un journal qu'on nous adresse depuis un an de New-York et qui est consacré à la doctrine décrépite de l'athéisme qui compte déjà des adeptes assez nombreux aux Etats-Unis, ce qui n'est pas surprenant de la part de gens à qui on est parvenu à incruster dans l'imagination l'idée de la fin du monde pour le mois d'avril prochain. Nous croyons qu'on devrait plutôt dire *le fait du monde*, car c'est à qui dévorer le mieux mieux aujourd'hui ! Quant au *Beacon*, nous regrettons que les aveugles qui consacrent une vie de travaux à propager des absurdités, aient encore la bonhomie de croire qu'ils trouveront de l'écho parmi nous. Nous ne devinons guère le motif qui les fait nous adresser leur journal, mais notre cœur a été si révolté l'autre jour à la lecture de l'infâme plaisanterie de Pigault Lebrun traduite dans cette petite feuille, que nous serions très-obligé à qui de droit de ne plus insulter aussi gratuitement à nos sentiments d'honnête homme en continuant à nous adresser un semblable répertoire d'horreurs ; c'est une obligeance dont nous les dispensons bien volontiers. Ce n'est pas que nous nous soyons senti ébranlé par les sales blasphèmes dont nous parlons, mais comme nous n'avons pas de temps à perdre, et que nous avons d'autres études à faire, les Editeurs du *Beacon* feront beaucoup mieux d'économiser un numéro en nous retranchant le nôtre. Si c'est dans un siècle et dans une société comme les nôtres que ce travail croit faire fortune, il faut que nous soyons bien ignorant de l'un et de l'autre. *Idem.*

Produits à bon marché.—Aux dernières dates, le blé se vendait, au Michigan, 38 cents, (environ 45 sous) le minot, le blé d'Inde, 20 cents, etc. Le lard une piastre par 100 livres et le reste des produits en proportion.

Minerve.

Revue des marchés de Montréal.—Il n'y a presque pas eu de variation dans les prix des grains sur nos marchés depuis l'automne. Quoique les prix aient toujours été très bas, il en a été apporté et vendu une assez grande quantité. Cependant nous n'avons pas eu de forts marchés encore cet hiver, excepté pendant une couple de semaines dans le temps des fêtes. Le marché-nauif, ordinairement si garni de voitures, est à moitié vide la plus part du tems, même les mardis et les vendredis.

Le prix des grains est donc stationnaire, mais les viandes, le bœuf et le lard ont éprouvé une hausse assez sensible depuis quelque temps. Les volailles se sont généralement bien vendues durant l'hiver, du moins en proportion des autres provisions. Les perdrix et les lièvres ont été en bien petite quantité et chers par conséquent. La morue fraîche de Boston a été importée en grande quantité cette année.

On a remarqué que nos voisins de Vermont et de New-York, ne nous ont pas apporté autant de produits cet hiver que de coutume, particulièrement le lard, le mouton et le fromage: ce qui n'est pas à regretter, puisque, sous un point de vue, nous avons à peu près assez de provisions pour notre consommation. Nos produits n'en auront qu'un meilleur débit, et nos cultivateurs en profiteront. Les sommes qui sortent du pays tous les ans, seulement pour le bœuf et le lard, sont immenses.

Il est généralement désiré qu'un droit soit imposé sur les produits américains, afin de protéger nos cultivateurs, qui, vu la longueur de nos hivers, ne peuvent lutter avec les gens du sud, pour élever et engraisser les animaux. La concurrence n'est pas égale, vu la facilité aussi avec laquelle les américains du sud et de l'ouest transportent leurs produits à Montréal, par le moyen des canaux. Nos cultivateurs paraissent dégoutés d'élever maintenant, vu qu'ils n'y trouvent aucun profit. On ne voit presque plus de bestiaux aux portes des granges dans nos campagnes. C'est une grande perte pour le pays sous quantité de rapports, ne serait-ce que la diminution d'engrais pour fertiliser nos terres déjà si épuisées.

Industrie Canadienne.—Dernièrement on nous a fait voir une très jolie petite presse à imprimer dont la partie en fonte a été coulée à la fonderie de Québec, et le reste fait par Mr. Lemoine, l'habile mécanicien. Cette presse a environ 2 pieds et demi de haut: la barre (ou levier) est placée au sommet et donne l'impression en la penchant horizontalement: le reste est semblable aux autres presses: elle peut recevoir une page de la grandeur d'un octavo-royal. Ces presses sont très commodes pour l'impression des cartes.

Artisan.

ITALIE.

—Des lettres de Rome parlent d'un conflit entre le prince Borghèse et l'autorité papale qui avait envoyé des gendarmes dans la ville Borghèse, pour maintenir l'ordre, à l'occasion d'une fête populaire. Le saint-père devait prononcer une décision à ce sujet; en attendant, le prince avait fait fermer sa villa, promenade favorite des Romains.

Plus de 20.000 étrangers étaient arrivés à Rome, pour y passer l'hiver. Le duc de Leuchtenberg et son épouse, la grande duchesse Marie de Russie, y sont arrivés le 17 décembre. Ils doivent se rendre cet hiver à Naples.

La princesse de Liegnitz, épousemorganatique du feu roi de Prusse, voyage également en Italie, ainsi que le prince Albert de Prusse.

ANGLETERRE.

Naufrage d'un brick anglais.—Le brick anglais *Jean et Anne* partit de Newcastle pour Toulon le 1er août dernier, avec une cargaison de chaînes, de câbles et de charbon. Après avoir déchargé ses marchandises, il se rendit sur lest à Malte, où, ne trouvant pas de fret, il résolut, le 27 octobre, d'aller à Alexandrie dans l'espoir d'être plus heureux.

Le 1er novembre, à huit heures du soir, se trouvant par 25 degrés de longitude est, le navire toucha sur un rocher à une distance d'environ trois ou quatre milles de la côte. Le tems était assez beau; le vent soufflait grand frais et le navire filait S nord à l'heure vent arrière. Dix minutes après avoir touché, la mâture se brisa et tomba le long du bord; une demi-heure s'était à peine écoulée, que l'eau, faisant irruption à la cale, menaçait d'engloutir le navire. L'équipage se composait dans ce moment de six hommes et du capitaine, vieux marin de 60 à 65 ans. Ces malheureux se cramponnèrent à la partie la plus élevée du navire et restèrent plusieurs jours dans cette position, sans prendre de nourriture, sans espoir de se sauver, à moins que le ciel ne les prit en pitié. Le vent soufflait de terre avec violence.

Cependant, le quatrième jour, cinq hommes réunissant leurs efforts parvinrent à assembler quelques pièces de bois, à en faire un radeau sur lequel ils s'embarquèrent et gagnèrent la terre. Prêts à débarquer, l'un d'eux tomba à la mer et disparut sans que ses camarades aient pu le secourir. Le 6e jour les deux autres qui étaient restés sur le navire, imitèrent l'exemple de leurs compagnons d'infortune, et arrivèrent à terre sur des débris de navire. Quand ils furent tous réunis, ils suivirent la côte; mais à peine avaient-ils fait quelques milles, qu'ils furent rencontrés par un parti de Bédouins qui les dépouilla de leurs meilleurs vêtements, et ce ne fut qu'après les plus humbles supplications, que ces malheureux obtinrent des Arabes une poignée d'orge pour assouvir la faim qui les dévorait.

Le lendemain, le capitaine mourut, épuisé autant par les privations que par la fatigue. Après avoir parcouru environ quatre-vingts milles le long de la côte, les cinq hommes qui restaient de l'équipage du *Jean et Anne*, obtinrent de tems à autre une misérable poignée d'orge pour toute nourriture, arrivèrent à un camp de Bédouins qui les reçurent très-bien, leur donnèrent du pain et du vin, et les firent coucher sous leurs tentes pendant les deux

jours qu'ils restèrent ensemble. Deux des Bédouins ayant entrepris de les conduire à Alexandrie, ils préparèrent trois chameaux sur lesquels les Anglais s'établirent assez commodément, et le 19 novembre au matin, après sept jours de route, ils arrivèrent à Alexandrie, heureux d'avoir trouvé, sur une côte réputée inhospitalière, des hommes qui les avaient aussi bien accueillis.

Les Bédouins demandèrent au consul anglais 250 francs pour leur récompense; mais leur consul ne voulut leur donner que 100 fr. Les Bédouins les refusèrent avec une indignation qui fut partagée par les Anglais. Eh quoi! dirent-ils, la vie d'un sujet de S. M. britannique ne vaudrait que 20 fr. aux yeux d'un représentant de S. M.? Afin d'encourager les Bédouins à recueillir les malheureux naufragés et à les bien traiter, et d'ailleurs, trouvant leurs réclamations justes, MM. Briggs et compagnie et les agents du Lloyd leur payèrent les 150 fr. qui formaient la différence. Une souscription fut ouverte immédiatement parmi les Anglais établis à Alexandrie, un présent fut offert aux Bédouins, et on procura aux naufragés les ressources nécessaires pour retourner dans leur patrie.

FRANCE.

—En présence des irrésolutions du cabinet, le *Constitutionnel* s'écrie: "Il faudra bien que la session s'ouvre d'une manière quelconque!" Observation profonde!

—On écrit de Vienne, 13 décembre:

"M. de Boutenoeff ambassadeur de Russie, a exigé formellement de la Porte-Ottomane qu'elle prononçât la déchéance du prince Alexandre Georgewitsch et réintégrât la famille Obrenowitsch dans ses droits de souveraineté. Le divan, consulté sur ce point, a répondu que le sultan persistait dans sa résolution. Aussitôt M. de Boutenoeff a déclaré que dans ce cas il demanderait ses passeports. Là-dessus une nouvelle réunion du divan ayant eu lieu, il a été décidé que la Porte-Ottomane s'en réserverait aux cinq puissances. On ne sait pas encore si M. de Boutenoeff acceptera cette proposition, ni quel parti prendra le cabinet de Saint Pétersbourg. Quoi qu'il en soit, la Russie ne saurait contraindre la Porte-Ottomane à céder dans cette circonstance, sans ôter au sultan toute puissance morale sur ses sujets."

—On écrit du Havre:

"Le succès de l'expédition de l'amiral Dupetit-Thouars, la situation des îles Marquises, la douceur de leur climat, leurs mœurs et leurs habitudes, la prise de possession que la France vient d'en faire, sont devenus populaires en France. On affirme qu'une maison du Havre, pour satisfaire aux nombreuses demandes qui lui sont déjà faites, vient de se décider à diriger une expédition sur cette terre désormais française; le navire partirait dans le courant de janvier; le voyage devrait durer un an.

—Depuis une vingtaine de jours, Marseille jouit d'une température tout à fait printannière et arcadienne, qui peut passer pour un véritable phénomène à l'époque déjà si avancée où nous nous trouvons. Il est impossible que les plus heureuses régions d'Italie, que les campagnes de la Toscane ou les rives de Naples soient éclairées dans ce moment d'un ciel plus brillant et plus doux et caressées par des vents plus tièdes. C'est à tel point qu'un grand nombre de personnes vont, comme aux beaux jours d'été, passer les heures de l'après-midi sur la mer et n'en reviennent que bien après le soleil couché.

—Il résulte d'un état des principales marchandises importées en France pendant les onze premiers mois de l'année dernière, et publié par l'administration des douanes, que les droits perçus ont produit 90 millions de francs.

—Un jeune homme, nommé Linselle, qui, bien que n'ayant pas pris ses grades dans la Faculté de droit, et n'ayant pas prêté serment devant la cour royale, s'étant présenté en robe d'avocat devant la 1re. chambre du tribunal civil de la Seine, pour y plaider une cause, a été condamné, le même jour, par défaut, à deux mois de prison, par la 7e. chambre correctionnelle, pour port illégal de ce costume.

PRUSSE.

—S. M. le roi de Prusse vient de conférer l'ordre de l'aigle-noir à l'empereur du Brésil. On connaît le voyage du prince Adalbert de Prusse à Rio-Janeiro; mais le journal la *France* ne croit pas qu'il soit question du mariage de ce prince avec une sœur de don Pedro II.

AUTRICHE.

—Le gouvernement autrichien va faire exécuter sur le Danube les travaux nécessaires pour le rectifier et le régulariser, afin que ce grand fleuve puisse servir au commerce occidental avec le Levant, ce qui ferait de Vienne le principal entrepôt de ce commerce.

SAVOIE.

—Le 9 de ce mois, le hameau de Novette, commune de Villargel, canton de Montiers, a été réduit en cendres en peu d'heures, et malgré le secours des communes environnantes. 60 habitations, la maison commune, le presbytère, tout a été la proie des flammes. Ce désastre laisse sans pain, sans vêtements, plus de cent familles dont les récoltes étaient rentrées, ce qui, à l'entrée d'un hiver si rigoureux dans ce pays, ne laisse plus d'espoir, pour exister, que dans la charité et l'humanité de leurs compatriotes, qui se réuniront sans doute à l'envoyé de S. M. le roi de Sardaigne pour alléger leur infortune. Une lettre que nous avons sous les yeux, et qui rend compte du désastre, ajoute que l'église a été à peu près détruite. "Les Savoisiens qui sont à Paris, dit cette lettre, s'entendent sans doute pour rebâtir notre chapelle, et la patronne de ce village ne verra pas des ingrats dans ceux qu'elle protège à l'étranger."

DEUX-SICILES.

— Dans les premiers jours du mois, un grand nombre d'étrangers ont quitté Naples et se sont rendus en Sicile pour voir l'éruption de l'Etna. Le volcan a commencé le 17 novembre, après quelques secousses et quelques détonations, à vomir du feu par le cratère qui s'était ouvert en 1838, à côté du cratère principal. La lave se dirigeait principalement vers le N.-E., dans la vallée inculte et autour de la bouche du volcan, en forme de monticule ; leur hauteur a égalé, au bout de quinze jours, celle de la cime la plus élevée de l'Etna.

Du port de Palermo on apercevait les flammes dans la soirée du 28 novembre, et le 1er. de ce mois, plusieurs personnages de distinction se sont réunis pour nolisier le paquebot *le Palermo*, qui les a conduits à Taormina, Aci et Catane ; là ils peuvent jouir pleinement de ce spectacle de la nature si grandiose et jusqu'ici heureusement inouï.

La curiosité n'a pas été moins grande parmi les nombreux étrangers qui habitent Naples.

TURQUIE.

— Il s'est formé à Péra une société qui s'est chargée, avec l'autorisation du gouvernement turc, de l'éclairage des rues de ce faubourg de Constantinople ; les frais seront supportés par les particuliers.

EGYPTE.

— Le pacha d'Egypte vient d'autoriser l'exportation du blé, moyennant un droit de 9 0/0.

Du Propagateur Catholique.

— Un *Orléanais* dans une lettre adressée au *Courrier des Etats-Unis*, émet plusieurs opinions, pleines de justesse et parfaitement exprimées, et auxquelles nous souscrivons de tout notre cœur. Mais en parlant de nous, après avoir adressé des éloges et des vœux dont nous le remercions sincèrement, il blâme nos *allures militantes*, et notre *polémique acerbe*. Nous croyons devoir accepter, en l'expliquant, une de ces accusations, et repousser l'autre. Si on veut y réfléchir, on verra que les *allures* d'une feuille catholique ne peuvent manquer d'être *militantes*, si elle veut remplir sa mission. Et cela peut s'harmoniser très bien avec l'esprit de paix et de conciliation. Nous proposons volontiers la vérité avec cet esprit de calme, et cette bienveillance vraie et sincère, qui prépare à la conviction. Mais, lorsque la vérité est attaquée, nous devons la défendre ; et pour exprimer toute notre pensée d'un seul mot, mot historique et célèbre, la paix dans laquelle une feuille catholique se maintiendra, doit être une *paix armée*. Nos confrères catholiques de l'Union sont tous les jours aux prises avec le protestantisme. Nous, ici, nous avons peu à craindre cet ennemi, du moins parmi notre population créole, qui est celle à qui nous nous adressons. Les créoles ont hérité de l'esprit français trop de logique, pour s'arrêter dans un milieu plat tel que le protestantisme ; ils comprennent qu'un homme qui n'est pas catholique, doit pour être conséquent, se faire incrédule. Aussi la polémique sera-t-elle pour nous entre le catholicisme et l'incrédulité, et c'est là un de nos principaux objets.

Mais nous repoussons de toute nos forces l'accusation d'avoir eu recours à une *polémique acerbe*. Que nous ayons eu recours au sarcasme ; vraiment n'y avait-il pas de quoi ? et nos ennemis ne doivent-ils pas nous savoir gré de les avoir si charitablement épargnés, quand ils nous donnaient si largement prise ? Que l'on veuille bien relire, si on en a le courage, ces insultes de bas lieu, dont quelques journaux ont souillé leurs colonnes et que le *Courrier des Etats-Unis* a lui-même si énergiquement stigmatisées, qu'on veuille bien se rappeler qu'à ces insultes ont été ajoutées des menaces qu'un homme qui se respecte ne profère point ; et qu'outre ces menaces publiques, des menaces particulières de *poignard*, et autres gentillesse semblables, nous ont été dirigées. Que l'on se rappelle tout cela, et l'on reconnaîtra qu'il nous a fallu toute la charité qu'inspire le christianisme, et toute la longanimité que nous donnait le sentiment de nos droits et de notre force, pour avoir envers nos adversaires les égards que nous leur avons montrés. Du reste nous avons su faire la part de l'effervescence, qui est d'autant plus grande chez un homme, qu'il sent mieux qu'il a tort ; et cela nous a suffi pour nous expliquer la violence de nos ennemis. Pour nous, tout en tenant à conserver la réputation d'indépendance que nous croyons avoir méritée, nous voulons aussi que nos ennemis sachent bien qu'il n'y a pas plus d'amertume dans notre cœur, qu'il n'y a eu de fiel sous notre plume. Ne jamais offrir le combat, s'il n'est nécessaire, mais ne jamais le refuser, s'il est honorable et utile, tel est notre principe.

— *Arrangements de la Cathédrale.*— Ainsi que nous l'avions dit, les droits de l'Evêque à la nomination du curé ont été reconnus ; satisfait de maintenir ce point essentiel, Mgr. Blanc, par une délicatesse que tout le monde appréciera, n'a point voulu mettre de nouveau en contact avec MM. les Marguilliers, les ecclésiastiques qui avaient déjà exercé les fonctions curiales à la Cathédrale, depuis cinq mois. En conséquence, Mgr. a nommé curé de l'église St.-Louis, M. Bach, dont le nom seul est une recommandation suffisante auprès de tous les catholiques de la N.E.-Orléans. Cette nomination a été accueillie avec une joie universelle. Ils n'est point vrai que M. Bach ait été *présenté* par Mgr., et *dûment accepté* par la Fabrique, ainsi que l'a dit un journal qui semble prendre à tâche de renouveler les querelles, quand elles s'aspouissent. Cet énoncé insidieux, aussi injurieux pour les Marguilliers que pour le clergé, pourrait faire croire que les Marguilliers n'ont point été sincères en reconnaissant les droits de l'Evêque, et que le clergé a été dupe. Heu-

reusement les catholiques savent à quoi s'en tenir sur le compte de la feuille religieuse.

Mgr. Blanc, d'après le principe de délicatesse qu'il a montré dans cette affaire, a laissé à M. le curé et à MM. les Marguilliers à s'entendre à l'amiable et à arrêter définitivement les conditions que le clergé avait stipulées pour sa rentrée à la Cathédrale. Aussitôt que cet arrangement aura été déterminé, nous espérons que rien ne s'opposera plus à ce que les ecclésiastiques prennent possession du Presbytère.

Erection d'une Nouvelle-Eglise.— Nous apprenons avec plaisir qu'une nouvelle Eglise est en construction à Covington, paroisse de St.-Tammany. Nous nous en réjouissons d'autant plus que Covington est le point le plus important et le plus central du voisinage, et que les catholiques de ce canton n'avaient en qu'à des intervalles éloignés, la visite des prêtres, et les secours de la religion. M. l'abbé Jouanneau, qui construit l'église de Covington, pourra, de ce pas, desservir la chapelle déjà bâtie à Madisonville, et exercer aussi son ministère à Mandeville. On espère que la nouvelle Eglise pourra être ouverte au Service Divin, dans le courant de mars prochain.

UNE CROISIÈRE DANS LES GLACES.

En 1305, l'empereur pensa avec raison que, si la France parvenait à élarger les baleiniers anglais des parages du Spitzberg et du Groënland, la Grande-Bretagne se trouverait tout à coup privée d'une source de profits qu'elle ne pourrait remplacer. Nos voisins ne paraissent pas se douter que le gouvernement impérial songeât à les troubler dans l'exploration de ces mers glaciales où tout est danger pour le navigateur. Le moment était donc bien choisi. Une expédition militaire devait infailliblement surprendre les pêcheurs anglais ; elle fut, en conséquence, résolue et ordonnée.

Le secret de ce projet fut gardé jusqu'aux premiers mois de 1806. Le 26 mars de cette année, c'est à dire à l'époque où la navigation devient plus facile dans les régions septentrionales, trois frégates françaises, la *Revanche*, la *Syrène* et la *Guerrière*, sortirent du port de Lorient et firent voile vers le nord. Elles avaient mission de croiser autour de l'Islande, à l'entrée du détroit de Davis et dans le voisinage du Spitzberg, si les glaces leur permettaient d'atteindre ce dernier pays.

Jusqu'au 72e. degré de latitude, la petite division navigua sans aucun accident. Elle captura trois bâtiments anglais et continua sa route vers le pôle. Mais au 73e. parallèle, les glaces commencèrent à embarrasser sa marche, et dès ce moment la situation des marins des trois frégates fut des plus pénibles.

Rien de plus étrange que l'aspect de la mer sous ces hautes latitudes. Des glaçons monstrueux couvrent de toutes parts la surface des flots, se balançant lourdement au souffle de la brise ou restant immobiles comme les montagnes d'un continent. Ces glaces, formées, pour la plupart, à l'embouchure des rivières septentrionales, atteignent quelque fois une hauteur de cinquante mètres, et ont jusqu'à six à huit kilomètres de circonférence. Elles affectent les formes les plus bizarres : les unes s'élèvent en pyramides régulières et en flèches aiguës semblables aux clochetons d'une cathédrale gothique ; d'autres s'arrondissent en arcades gracieuses, et les ouvertures creusées par les vagues entre les piles de ces ponts flottans sont assez vastes pour que de grandes embarcations y passent sans difficulté ; quelques-unes sont de véritables palais de cristal percés de milliers de fenêtres, sourmontés de sveltes minarets et ornés de guirlandes pittoresquement disposées ; on en a vu qui offraient l'apparence exacte d'églises du moyen-âge avec leurs tours élancées, leurs aiguilles hardies, leurs dentelures fantastiques et leurs franges si délicatement sculptées. Tous ces blocs mobiles se teignent de nuances variées, parmi lesquelles le vert et le bleu dominant, surtout dans le voisinage du Spitzberg.

Quand la tempête ou la violence des courans agite ces montagnes mouvantes, l'Océan n'offre plus que l'aspect d'un chaos effrayant. Les glaçons se heurtent en produisant des sons aigres et stridens qui déchirent l'oreille ; ceux qui ont perdu leur centre de gravité tournent rapidement sur eux-mêmes et occasionnent des tourbillons formidables ; il en est qui éclatent avec un bruit semblable à celui d'une décharge d'artillerie et dont les fragmens dispersés au loin par la force de l'air comprimé, roulent dans tous les sens jusqu'à ce qu'ils aient trouvé leur équilibre. On peut se faire une idée des périls qui menacent les navires au milieu de ces jeux terribles de la nature du Nord. Ce n'est pas peu de chose, dit le capitaine Ross, dans la relation de son second voyage, que de sentir son entière impuissance en pareil cas. Il n'y a pas un instant où l'on puisse conjecturer ce qui arrivera pendant l'instant qui va suivre ; il n'y en a pas un qui ne puisse être le dernier. Si le bruit, le mouvement, le tumulte dont on est entouré détournent l'attention et l'empêchent de se fixer sur rien au milieu d'une telle confusion, il faut pourtant qu'elle soit toujours sur le qui-vive, afin de saisir le premier moment qui peut se présenter pour échapper au danger.

Tels furent les obstacles contre les trois frégates françaises eurent à lutter dans leur marche vers l'archipel du Spitzberg. L'année 1806 fut sans être dans les mers arctiques, et à l'époque où elles sont ordinairement libres, elles étaient encombrées de glaces. Louvoyer péniblement dans un labyrinthe de passes étroites, courir sus aux baleiniers anglais au milieu de flots perdus qui s'entrechoquaient avec fracas, manœuvrer et se battre malgré un froid terrible qui glaçait les membres des matelots les plus habitués à ce genre de

navigation, telle fut la vie de nos marins pendant tout le premier mois de leur croisière.

Les glaces ne sont pas le seul inconvénient des mers boréales, il y règne aussi des brouillards épais que les navigateurs redoutent singulièrement, d'abord parce qu'ils les empêchent d'apercevoir les glaçons, ensuite parce qu'ils couvrent les cordages des navires d'une croûte de givre qui rend toute manœuvre presque impossible. Pendant une des journées brumeuses, la *Guerrière* perdit de vue ses deux compagnes, et resta en arrière. Dès ce moment, l'équipage de ce vaisseau dut se résigner à l'isolement, nécessité déplorable dans ces parages inhospitaliers, mais qui cependant n'abattit point le courage des marins français. Tandis que le vaisseau égaré revenait sur ses pas et faisait de nombreuses prises, les deux autres frégates cherchaient à aborder au Spitzberg; mais à la hauteur du 77^e. degré de latitude, elles s'aperçurent qu'il y aurait folie à s'obstiner dans ce projet: en conséquence, elles rebroussèrent chemin en se dirigeant au sud-est.

Les équipages, malgré leurs souffrances et les fatigues, n'avaient perdu ni leur gaieté, ni leurs dispositions belliqueuses; grâce au régime hygiénique prescrit par les chefs, ils avaient évité le scorbut, cette terrible maladie des régions glacées. Toutes les fois qu'un des navires capturait un baleinier bien chargé d'huile, il y avait gala à bord du bâtiment vainqueur, et nos matelots oublièrent, au bruit de leurs refrains bachiques, et leurs misères et les rigueurs du climat. Quelquefois un ours monstrueux passait près des frégates, porté sur un glaçon mouvant; alors c'était à qui abattrait l'intrépide animal, qui vendait toujours chèrement sa vie. On laissait aux officiers l'honneur de tirer les premiers, puis c'était le tour des soldats et des matelots. "A toi l'Anglais, disait un gabier facétieux.—Si je le tue, quelle fameuse redingote je vas me faire avec sa peau!" s'écriait le tireur. Le coup portait, et l'ours ne bougeait pas. Puis la chaloupe abordait le glaçon, et la petite troupe attaquant résolument la bête redoutable avec la lance et la baïonnette. C'en était assez pour alimenter les conversations des marins pendant tout le reste de la journée.

Un autre jour on signalait un navire sous vent; on laissait arriver, et quand on s'était rapproché de l'objet aperçu, on reconnaît une énorme baleine; alors un rire bruyant déridait toutes les physionomies, et chacun se défendait d'avoir été mystifié.

"C'est tout de même embêtant, disait parfois un timonier à son camarade en se soufflant dans les doigts; quelle diable d'idée a donc eue l'empereur de vous envoyer dans ce chien de pays? Passe encore si on n'y voyait que des Anglais: ça serait pas mauvais; mais toujours des ours, des baleines et ces grandes montagnes qui marchent dans la mer; même que nous avons manqué bel d'être écrasés, l'autre jour, comme une figure.

—De quoi te plains-tu? répondait l'interlocuteur en battant la semelle contre le mât d'artimon. Tu as de l'huile à gogo pour cirer tes souliers, de la graisse d'ours pour te faire pousser des cheveux là où ce qu'ils te sont tombés, et des prisonniers anglais pour te réjouir le cœur."

Le timonier ne répliquait pas, tant il avait l'onglée aux lèvres; seulement il faisait une grimace qui voulait dire: "J'aimerais mieux qu'il fit un peu plus chaud." L'instant d'après le marin mécontent fredonnait une chanson bretonne dans l'entre-pont.

Cependant plusieurs baleiniers anglais, effrayés par la présence de la division française dans ces parages, étaient précipitamment retournés dans leurs ports d'armement, et avaient fait savoir à l'amiralité que des vaisseaux ennemis sillonnaient la mer Glaciale, donnant la chasse aux bâtiments pêcheurs. Ils avaient raconté que la *Guerrière* avait pris près de Terre-Neuve le *William* de Greenock, et un autre vaisseau; le 25 juin, le *Dingwal* de Londres avec sa conserve; le 30 du même mois, le corsaire le *Sirius*, qui avait été livré aux flammes, et l'équipage, transporté sur un navire danois, venait d'arriver à Abergden. A la première nouvelle de ces pertes, le gouvernement anglais avait donné ordre à quatre bâtiments de haut-bord d'aller se joindre à la frégate anglaise chargée de protéger la pêche dans le détroit de Davis.

Pendant que la division britannique cinglait à force de voiles vers l'Islande, où elle supposait qu'elle rencontrerait nos frégates, celles-ci venaient au devant d'elle; et, chemin faisant, brûlaient des bâtiments pêcheurs, en manière de passe-tems. Un des vaisseaux rencontra la *Syrène* entre l'Islande et la côte orientale du Groënland, qui, comme on sait, est toujours bordée de vastes champs de glaces. Le capitaine Lambert, commandant de cette frégate, après s'être assuré que le navire anglais était seul, n'hésita pas à laisser arriver sur lui, bien que la *Syrène* fût moins forte et portât moins de canons. Au commandement de *brante-bas le combat!* l'équipage qui depuis le commencement de la croisière, n'avait eu affaire qu'à des vaisseaux marchands, tressaillit de joie et d'enthousiasme. Malgré le froid qui régnait encore, chacun courut à son poste avec empressement et attendit, non sans une vive impatience, l'ordre de faire parler ces canonnières si longtemps silencieuses.

Le combat, engagé d'abord de loin, devint plus sérieux et plus meurtrier vers une heure de l'après-midi. A ce moment les deux adversaires étaient à portée de pistolet et dirigeaient l'un contre l'autre un feu terrible et presque continu. Le capitaine Lambert n'avait pas besoin d'exciter l'ardeur de ses gens, qui se battaient en hommes charmés de se retrouver à pareille fête, après trois mois de menue besogne; aussi se bornait-il à leur recommander de tirer de façon à faire le plus de mal possible à l'ennemi. Les canonniers suivaient cette injonction, car presque tous les boulets portaient dans la voilure ou dans les flancs du navire anglais, tandis que l'artillerie de ce dernier faisait peu de mal à la frégate. Cependant, et malgré l'habileté du commandant fran-

çais, qui avait su jusque-là garder la position la plus avantageuse, la *Syrène* ne put éviter une bordée que l'Anglais lui envoya dans l'arrière, et qui, après avoir démonté deux des pièces de canon de retraite, tua cinq hommes dans la batterie basse et en blessa six sur les gaillards. L'instant d'après, une seconde volée coupa la drisse qui soutenait le pavillon, et le vent, emportant l'orfamme tricolore, la fit tomber dans la mer.

Le bailli de Suffren voyant choir son pavillon de la même manière, s'écria: "Couvrez le vaisseau de pavillons blancs! des pavillons blancs partout!" Le capitaine Lambert n'eut pas besoin de cette recommandation à son équipage; car, à peine nos couleurs nationales avaient-elles disparu de la corne d'artimon, que trois timoniers s'étaient élancés dans les haubans pour les remplacer. Mais, dans l'intervalle, le vaisseau anglais, croyant que la *Syrène* avait amené volontairement, s'approcha en toute confiance pour en prendre possession. Le commandant devina la méprise, et, s'armant de son porte-voix, il cria à l'équipage: "L'Anglais croit que nous voulons nous rendre; chargez à mitraille à double boulet, et apprenez-lui qui nous sommes!... Feu!" Et, tandis que le pavillon français reparaisait glorieux à sa place ordinaire, une décharge effrayable labourait les murailles du bâtiment ennemi, enfonçait sa galerie de tribord, brisait son mât de misaine, et couvrait de mort le plancher de ses batteries.

—Ah! ah! s'écria le capitaine, j'espère qu'il en a son conte... ça lui apprendra à se tromper.

Foudroyé, anéanti, le vaisseau anglais ne riposta point, et pendant que son équipage s'occupait à relever les blessés, la frégate, évoluant avec rapidité, lui lâcha sa seconde bordée, dont l'effet ne fut pas moins désastreux pour lui. Ce fut la son coup de grâce. Le capitaine Lambert s'en aperçut; mais au moment où il allait faire manœuvrer pour achever son adversaire et s'en emparer, celui-ci, profitant de la brise, que lui était favorable, s'éloigna en toute hâte et abandonna le champ de bataille à la frégate victorieuse.

C'avait été une lutte vraiment solennelle. Les montagnes flottantes qui, durant l'action, avaient passé près des deux combattants, comme des témoins muets d'un duel à mort; le bruit du canon qui, répété par les échos des glaciers éternels du Groënland, avait troublé pendant une heure entière le silence de ces vastes solitudes, l'aspect de la mer parsemée de blocs resplendissants; la physionomie inusitée du ciel, qui voilait une couche de nuages épais et bas; au loin, la leur rougeâtre des volcans de l'Islande et ses pics neigeux qui se perdent dans les nues; tout, dans le lieu de la scène, dans le paysage environnant et à l'horizon, avait donné à ce combat un caractère à la fois singulier et grandiose. Les officiers de la frégate n'avaient pu se défendre, au moment du branle-bas, d'une espèce d'émotion superstitieuse, tant le théâtre sur lequel ils allaient exercer leur bravoure leur semblait extraordinaire.

La *Revanche* n'avait pas été aussi heureuse que la *Syrène*. Pressée par les trois autres bâtiments ennemis, elle avait dû prendre chasse devant eux et forcer de voiles pour ne pas être obligée de se défendre contre des forces si supérieures.

Le capitaine Lambert avait vaincu; mais il lui restait une épreuve bien plus terrible, bien bien plus dangereuse à soutenir.

Le vent était devenu plus fort et la mer plus houleuse. C'était le commencement d'une de ces tempêtes qui éclatent si brusquement dans les mers polaires. Les glaces, détachées des côtes du Groënland, dérivèrent rapidement vers le Nord. Le front du commandant s'assombrit en les voyant s'amonceler à quelque distance et former une barrière qui, de loin, semblait impénétrable. En moins d'une demi-heure, l'ouragan fut dans toute sa force. Jamais, depuis le commencement de l'expédition, nos marins n'avaient vu l'Océan arctique aussi profondément bouleversé; jamais la frégate n'avait éprouvé des secousses aussi violentes, des chocs aussi rudes, ni aussi multipliés. Le capitaine comprit que toutes les ressources de la science nautique étaient inutiles dans un pareil moment. Seulement, il s'appliqua à résister autant que possible à l'action du vent, qui poussait le bâtiment vers le mur de glace formé dans le Nord; mais ses efforts furent inutiles. La *Syrène* approchait irrésistiblement de la terrible barrière, et il n'était plus possible de l'arrêter. Dans cette cruelle position, que faire? Se laisser aller au caprice de l'ouragan? ce serait s'exposer à être ballotté et écrasé en détail par les glaces. Il n'y avait qu'un parti à prendre: c'était de chercher à se frayer par la force un passage au travers de l'obstacle qui apparaissait menaçant à l'horizon. De toute manière la frégate devait se briser; mais en forçant le passage, il y avait chance pour elle d'écarter les glaçons et de se trouver dans un espace libre. Le commandant prend aussitôt une résolution désespérée; il fait mettre toutes voiles dehors, à la grande surprise de l'équipage, et ordonne de laisser arriver contre le rempart d'îles flottantes. Ce fut pour tous les gens de la frégate un moment d'ineffable anxiété, de terreur indicible. Ces mêmes hommes qui s'étaient réjouis d'entrer en lutte avec un vaisseau plus fort que le leur, pâlissaient au moment d'engager un nouveau combat: c'est qu'il s'agissait maintenant de recevoir la mort froidement et de la main d'un ennemi avec qui il fallait se mesurer sans espérance de gloire alors même que le succès eût été probable.

Cette angoisse dura dix minutes; la frégate, poussée par le souffle impétueux du vent qui s'engouffrait dans sa voilure, avait rasé la surface des floes avec la rapidité de l'hirondelle, et avait dépassé les premiers glaçons. Un craquement formidable se fit entendre, et le navire trembla depuis la cale jusqu'à la cime des mâts; le beaupré et l'avant étaient fracassés; mais la première ligne de montagnes était franchie. Alors commença la plus étrange

mêlée dont la mer ait été le théâtre : la *Syrène* écartait hardiment les rochers mouvans qui l'environnaient de toutes parts ; mais à peine avait-elle réussi à s'ouvrir une route assez large pour lui permettre de passer, que de nouveaux ennemis plus nombreux et plus redoutables se pressaient devant elle. A chaque instant, les pointes niguës de glaçons s'enfonçaient dans ses flancs, et y faisaient de profondes blessures ; quelquefois elle était tellement comprimée entre deux masses solides, que l'équipage s'attendait à être écrasé et réduit en atôme. Les matelots, dont les services étaient devenus inutiles, contemplaient avec stupéfaction cette scène terrifiante. Jamais la tempête n'avait eu pour eux de si cruelles émotions.

Ce pugilat entre l'homme et la nature courroucée, entre un pygmée et toute une armée de géans furieux, dura plus d'une demi-heure. Enfin, la frégate se trouva tout à coup dans un bassin plus calme et moins encombré. En même temps, le vent changea de direction de l'est. La victoire restait encore au capitaine Lambert.

La *Syrène* mutilée, haletante, à l'agonie, parvint à se réfugier dans une baie de l'Islande où elle trouva sa compagne la *Revanche*. Quand elle eut pansé ses blessures et fermé ses plaies, elle remit à la voile et cingla vers la France.

Le port de Brest s'ouvrit aux trois frégates qui avaient glorieusement rempli leur mission. Trente-huit bâtimens anglais et un vaisseau russe pris et brûlés, tel avait été le résultat de cette croisière dans les glaces, épisode original et mémorable des guerres maritimes de l'empire.

F. COGHELET.

AVIS.

UN INSTITUTEUR bien recommandé sous le double rapport de la capacité et de la moralité trouverait de l'encouragement à St. Valentin : celui qui saura les deux langues française et anglaise serait préféré. S'adresser à M. Beauregard, curé de St. Valentin, *vis à vis* Isle-aux-Noix.

LE LADY'S WREATH,

OR YOUNG LADIES'S MAGAZINE,

EST LE TITRE D'UN NOUVEL OUVRAGE,

PUBLIÉ CHAQUE MOIS A PHILADELPHIE, AU TRÈS BAS PRIX DE UNE PIASTRE PAR ANNÉE.

LE but de cet ouvrage est de fournir, à bas prix, un magasin, qui sous le rapport du mérite littéraire et de l'ouvrage mécanique égalera les meilleurs magasins à trois piastres. Chaque numéro contiendra au moins quatre-vingt-huit pages (8^o) de matière à lire, entièrement originale, provenant de la plume des écrivains mâles et femelles les plus distingués du jour. Une ou deux superbes gravures sur acier, sera donnée dans chaque numéro, et aussi, une série de belles gravures enjolivées et richement coloriées que l'on prépare maintenant, décidément les plus belles séries d'embellissements qui aient jamais été publiées dans aucun magasin. Une ou plusieurs pages de musique nouvelle et populaire seront données dans chaque numéro. Il sera imprimé avec du caractère neuf, fondu expressément pour ce but, et sur papier blanc fin. L'ouvrage est déjà rendu à son troisième numéro, et jusqu'à présent le résultat a prouvé que le désir, de publier un magasin d'un mérite littéraire supérieur et d'un fini élégant au bas prix d'une piastre par année devait être suivi d'un succès complet.

Notre liste de souscription est actuellement double de celle d'aucun magasin des Dames à une piastre, et des CENTAINES SONT AJOUTÉES CHAQUE SEMAINE.

On vient de s'assurer l'aide de nouveaux contributeurs d'un talent connu et reconnu, et les publicateurs sont déterminés à n'épargner aucune peine ou dépense pour rendre l'ouvrage digne du patronage du public de toute manière.

SOCIÉTÉ POUR SOUSCRIRE ET PREMIUMS.

Pour l'avantage des voisins, et pour faciliter les remises, nous enverrons lorsqu'on aura remis FRANC DE PORT.

7 copies de THE WREATH, un an, pour	\$5 0 0
4 copies de do et aucun magasin à trois piastres	\$5 0 0
5 copies de do et aucun journal de la semaine de Philadelphie	\$5 0 0
15 copies de do	\$10 0 0
10 copies de do et aucun magasin à trois piastres	\$10 0 0
10 copies de do et vie de Washington par Nos. par Spark	\$10 0 0
10 copies de do et romans de Scott	\$10 0 0
10 copies de do et ouvrages de (Boz) Dickens	\$10 0 0
20 copies de do et n'importe quel ouvrage ci-dessus nommé	\$15 0 0

Adressez DREW et SCAMMELL, PUBLICATEURS, 67 South third St. Philadelphie.

Les Editeurs qui donneront quelques insertions à l'annonce ci-dessus, et qui enverront les numéros la contenant MARQUÉS AVEC DE L'ENCRE, aux Publicateurs, recevront l'ouvrage pour un an.

Les Editeurs qui donneront cinq insertions à l'annonce ci-dessus et qui appelleront l'attention du public EDITORIALEMENT, recevront, en outre, le dix-neuvième volume du KNICKERBOCKER, commençant en janvier, 1842

AVIS.

UNE INSTITUTRICE capable et bien recommandée trouverait de l'encouragement dans la paroisse de RIGAUD. S'adresser à M. le Curé de ce lieu.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de LIVRES DE RELIGION, DRIMTS, MEDICAL, LITTÉRATURE, &c. &c. &c.

AUSSI.

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÉGISTRES de Paroisse 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

J. N. WALKER,
MACHINISTE ET MANUFACTURIER DE PRESSES,
RUE NOTRE-DAME,

VIS-A-VIS L'ÉGLISE DES RÉCOLLETS,

INFORME respectueusement les MAITRES-IMPRIMEURS qu'il est prêt à exécuter des ordres pour des PRESSES, les mieux approuvées, faites à des prix aussi modérés que ceux de New-York, donnant à l'acquéreur l'avantage de les recevoir sans impôt.

Les personnes désirant encourager l'industrie des habitans dans le pays, et en même temps se procurer des articles parfaits, sont priées de passer à l'Imprimerie de M. JOHN LOVELL, dans la rue St. Nicholas, pour y examiner une PRESSE, maintenant en usage, faite par M. J. N. WALKER.

Montréal, 15 Novembre 1842.

Nous les soussignés, Imprimeurs, certifions que nous avons examiné une PRESSE, maintenant en usage, faite par M. J. N. WALKER, de Montréal, que nous croyons être égale en perfection à aucune importée de New-York, aussi propre pour les divers ouvrages du métier qu'aucune des Presses généralement un usage à présent dans la Province.

JAMES STARKE,	J. E. MILLER,
JOHN LOVELL,	PETER GRANT,
LOUIS PERRAULT,	DONALD McDONALD,
JOHN C. BECKET,	JOHN AIKMAN,
JOS. PERRAULT,	L. C. LANTHIER,
JOHN GIBSON,	H. PERKINS,
THOS. EVANS,	A. T. HOLLAND,
F. CING-MARS,	JOHN WILLIAMS,
LEWIS MCCOY,	L. DUVERNAY.

Liste des prix même que ceux de New-York.

Impérial No 5.	\$300
" No 4.	275
" No 2.	260
" No 1.	250
Super Royal.	240
Modium.	230
Foolscap.	130

Presses à copier, Machine à imprimer, et tous les Outils d'Imprimeurs et de Relieurs, faits au plus court avis.

Les Editeurs de papiers achetant des Presses, sont priés d'insérer l'avertissement ci-dessus une fois par semaine pendant trois mois et de charger le montant à J. N. WALKER.

Montréal, 15 novembre 1842.

M. R. TRUDEAU,

APOTHICAIRE,

VIENt de recevoir un petit assortiment d'ARGENTERIES POUR ÉGLISES, telles que CALICES, CHOIRS, BURETTES, FONTAINES-A-BAPTÊME, ENCENSOIRS, GARNITURE D'AUTEL, &c. &c. pour lesquels il sollicite l'attention de MESSIEURS DU CLERGÉ. Il a aussi en main un grand assortiment d'ÉTOFFES, GALONS & FRANGES d'OR, d'ARGENT ET DE SOIE. Aussi TROIS LAMPES d'ÉGLISE.

Montréal, 10 novembre 1842.—3m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPRONX, libraires de cette ville.

Prix des annonces :—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
 Chaque insertion subséquente, 1d.
 Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
 Chaque insertion subséquente, 10d.
 Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
 Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PTRE. DE L'ÉVÊCHÉ.
 IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,